

Brasília

Freeze Frame of a Future Past

Photos de /by Vincent Fournier
Interview de /by Christian Larsen



Dans cet entretien avec Christian Larsen, Conservateur adjoint au Metropolitan Museum of Art à New York, l'artiste photographe Vincent Fournier s'exprime au sujet de la vision futuriste de la capitale brésilienne : Brasília.

TLmag : Comment est né votre intérêt pour Brasília ? S'inscrivait-il dans un plus vaste projet visant à photographier des villes utopiques, ou vous intéressez-vous à la capitale brésilienne en elle-même ?

Vincent Fournier : Brasília est une ville unique. C'est magnifique et fascinant la façon dont la ville entière a été pensée et créée avec la même esthétique, la même cohérence. Quelle rigueur et quelle folie ! C'est aussi un cas très particulier puisqu'en seulement trois ans, l'architecte Oscar Niemeyer et l'urbaniste Lucio Costa, ont littéralement fait naître cette ville en plein désert. Enfin il s'agit d'abord du Plan pilote, la partie administrative de Brasília, mais 3 ans c'est comme un instantané à l'échelle de la construction d'une ville. Le plan pilote de la ville est ainsi resté inchangée, gelée dans le temps en raison de son inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO. Brasília montre la nostalgie de l'âge d'or du futur des années 60. C'est un temple moderniste fossilisé dans un avenir utopique qui n'a pas eu lieu. Mon intérêt pour Brasília vient aussi de ma fascination pour les mythes et les histoires qui interrogent et explorent le futur ; de la science à l'architecture, en passant par la technologie. Tous mes projets : l'exploration spatiale, les robots humanoïdes, la transformation du vivant par la technologie ou encore l'architecture utopique ont en commun d'imaginer le futur dans une perspective historique, comme un archéologue qui daterait différentes strates de temps. Il peut s'agir du futur du passé, ou bien d'un futur très proche, presque parallèle à notre présent, ou bien encore d'un futur possible, une anticipation fantasmée. L'esthétique et la forme de ces univers « futuristes » me fascinent, tout comme leur façon de repenser les frontières du possible. Je suis allé à Brasília avec cette idée en tête. En découvrant la ville, j'ai décidé de n'en prendre que des clichés horizontaux, car ses nombreuses colonnes m'ont fait l'impression de pilotis et d'une ville capable de se tenir debout sur ses jambes. C'est donc un cadrage très cinématographique que j'ai adopté comme si je tournais un long plan séquence.



2 — The Itamaraty Palace Foreign relations Ministry, Treaty Room, 2012



3 — The Itamaraty Palace, 2012

TLmag: J'y ai eu la même impression que vous : celle d'un vaste paysage horizontal. Ses bâtiments, ses proportions, tout semble y mettre l'horizon en valeur, à la façon d'un point de fuite. Votre choix d'un format horizontal m'a donc semblé très judicieux. J'imagine que vous y êtes avant tout allé pour découvrir les constructions et leurs espaces. Votre sélection pour TLmag laisse penser que vous n'y avez guère rencontré de surprises ; vous est-il malgré tout arrivé d'entrer dans un bâtiment et d'y être frappé par un moment de beauté fugace que vous n'aviez jamais vu en photographie ? On connaît par exemple l'escalier en colimaçon d'Itamaraty, mais on voit rarement le treillis d'Athos Bulcão, qui forme un écran/une barrière spatiale et visuelle à son sommet. Qu'en pensez-vous ?

V.F.: Votre vision d'une ville dont l'architecture met en valeur un point de fuite est très intéressante ! L'utopie elle-même pourrait d'ailleurs être définie comme un point de fuite : une expérience de la pensée qui questionne le champ des possibles. Brasília est une ville hypnotique. J'étais avide de tout y découvrir. Je n'avais rien planifié : avec mon assistant brésilien, nous nous levions très tôt et passions toute la journée à marcher dans la ville. Lorsque quelque chose d'intéressant se présentait, nous restions plus longtemps pour réaliser des images.

TLmag: À la vue de certaines photographies on ressent à la fois une écrasante sensation de vide et le luxe d'avoir pratiquement la ville entière pour soi. Ce type d'espace me procure souvent une impression de solitude.

V.F.: C'est vrai. On a l'impression de déambuler dans un décors grandeur nature où la fiction se mêle à la réalité. Brasília me rappelle une nouvelle dans le livre de Jorge Luis Borges intitulé *Fictions*, où « les collègues de cartographes firent une carte de l'Empire, qui avait le format de l'Empire et qui coïncidait avec lui, point par point ». Tout y repose sur une conception très mathématique et abstraite de l'espace, comme si l'univers mathématique y absorbait l'univers physique. C'est là une contradiction : au lieu de rassembler les habitants au sein d'un espace partagé, comme le voulait Oscar Niemeyer, la ville les a séparés et éloignés les uns des autres.

TLmag: Tout y est rationnellement subdivisé en secteurs, qui séparent la

population plutôt qu'elle ne l'intègre dans ses multiples activités. Les centres com-merciaux sont ainsi isolés des secteurs résidentiels, ou superquadras, eux-mêmes à l'écart des bâtiments administratifs et gouvernementaux. Ce type d'organisation m'a semblé très proche de la pensée moderniste, mais éloigné du socialisme, auquel adhérait pourtant Oscar Niemeyer. Il contraste également avec les judicieuses observations de Jane Jacobs sur l'animation de la rue, où coexistent différentes activités commerciales, sociales, professionnelles et récréatives, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. La richesse d'une ville réside dans la pluralité des habitants et des activités qui occupent un même espace au même moment. La subdivision de toutes ces fonctions et leur cloisonnement en secteurs donnent donc à l'expérience urbaine une tonalité étrangement creuse et militaire. On se sent facilement seul dans une ville dont ces longues étendues horizontales fixent les proportions. Très surréaliste, Brasília ne m'en rappelle pas moins Los Angeles. Costa comme Niemeyer considéraient en effet que le centre-ville reposerait sur un mode de vie motorisé : les distances y sont calculées pour les automobiles et personne ne s'y déplace à pied. Mais ces photographies semblent s'intéresser davantage à l'architecture et à l'aménagement du territoire qu'à l'urbanisme. Avez-vous demandé à ces personnages solitaires de poser pour vous, ou se trouvaient-ils simplement là à ce moment précis ? La photographie du Théâtre national donne l'impression que vous avez demandé à cet homme d'y monter pour vous. Considérez-vous que ces espaces solitaires avaient besoin d'être animés par un ou plusieurs personnages ?

V.F.: L'architecture me sert de décor comme dans un film. Je cherche un équilibre entre un style à la fois documentaire, distancié, frontal et objectif, et des images soigneusement composées et mises en scènes. Ces gens étaient bien mais je leur ai simplement demandé s'ils étaient d'accord pour se laisser diriger et jouer un rôle. Mon but était de créer des situations dans une intention narrative et esthétique. Le personnage du Théâtre national est un danseur contemporain qui se promenait là. Je l'ai invité à improviser des mouvements en écho avec la forme du bâtiment. L'idée était de créer un dialogue, une tension entre une architecture statique,

lourde et massive et une petite silhouette animée.

TLmag: Les photographies que vous avez prises et la sensation de déambuler seul à travers ces espaces sont très abstraites. Le sens du rythme, les matériaux et les espaces qu'ils délimitent constituent des abstractions géométriques tantôt désintégrées, tantôt ordonnées, mais toujours spacieuses. C'est un intéressant défi pour un photographe que de les saisir, et de le faire en beauté. Mais votre travail ne se contente pas d'égaliser la meilleure abstraction géométrique ou la meilleure photographie d'architecture : c'est la présence ou l'absence humaine qui donnent de la profondeur ou confèrent de la poésie à vos clichés. Je suis intrigué par les espaces qui procurent la vague sensation d'un événement récent ou imminent, comme le hall du *Brasília Palace Hotel*, où une fête vient de se terminer, ou encore l'escalier bleu d'Itamaraty, qu'un important fonctionnaire pourrait à tout moment emprunter.

V.F.: C'est juste. L'image du *Brasília Palace Hotel* est entièrement mise en scène. J'ai acheté ces ballons et tout composé, comme si une fête venait de s'y terminer.

TLmag: Cette mise en scène est très ingénieuse et contraste magnifiquement avec la fresque murale. Prévoyez-vous de retourner à Brasília pour y prendre de nouvelles photographies ?

V.F.: Oui j'y retourne pour faire de nouvelles images qui seront publiées dans un livre avec les Éditions Nœve à la fin de l'année. Après mon premier séjour à Brasília, j'ai cherché en vain un autre endroit qui ferait écho à ce que j'y avais trouvé : un esprit utopique et une vision du futur. Il y a bien sûr Chandigarh, mais cette ville a beaucoup changé. J'en reviens toujours à Brasília, la belle et unique Brasília, où je me réjouis en effet de retourner.

TLmag: J'ai également apprécié Brasília, qui donne un fascinant aperçu d'un futur révolu. Peut-être qu'un jour, notre conception actuelle des villes deviendra elle aussi obsolète. Pensez-vous qu'il s'agisse d'un succès ou que certains aspects de la ville n'ont pas été à la hauteur des aspirations utopiques ?

V.F.: C'est là une autre contradiction. L'utopie se heurte au désir. En effet, Brasília repose sur l'aspiration à transformer la vie en une équation parfaite,



4 — North Super Block 107, Building I 185, 2012

en un langage global, une vision unique, mais ce désir se heurte toujours à la réalité. Prenons l'exemple des *superquadras*: censés vivre dans ces milieux autonomes, les habitants n'ont pas voulu s'y confiner et ont recherché la diversité. Les *superquadras* n'ont pas fonctionné comme prévu, mais constituent un admirable rêve que je respecte profondément. Les utopies sont nécessaires pour repenser le champ des possibles et bouleverser les normes. L'esthétique de la ville de Brasília continue de me fasciner: tout y est parfaitement cadré et composé. Le vide lui-même y trouve sa place, dans un dialogue avec le plein.

TLmag: La ville est très intéressante en termes d'esthétique. On a le sentiment de palais modernes inspirés de l'architecture romaine antique, réduits et multipliés à grandes échelles. Dans ces vastes espaces vides, en particulier les grands champs d'herbes sur l'axe Monumental, on a l'impression que la ville pourrait à un moment donné contenir toute la population du Brésil si c'était nécessaire. Il y a cette idée d'espace et

d'horizon infini. Mais c'est une contradiction. En effet, la ville n'a pas été conçue pour recevoir toute la population du Brésil. Le plan prévoyait 500 000 fonctionnaires. C'est aussi pour cette raison que c'est si étrange. Les employés du gouvernement étaient censés habiter le plan central principal et les planificateurs ne s'attendaient pas à ce que des vagues d'immigration arrivent en ville. Les villes satellites se sont donc développées pour accueillir tous les autres citoyens venus pour faire leur vie. Maintenant la ville compte plus de 2,5 millions d'habitants. C'est bien plus que ce que les planificateurs avaient envisagé de faire.

V.F.: Les planificateurs ne s'attendaient pas à ce que les travailleurs restent dans la ville satellite de Brasília une fois les travaux finis.

Pour revenir à ce sentiment d'étrangeté lié aux grands espaces vides de l'axe principal ça me fait penser à ce film avec Jim Carrey. Il joue un personnage dont la vie est filmée, sans qu'il le sache, pour une émission de télévision. Son monde est un gigantesque plateau de tournage.

TLmag: Oh « The Truman Show »!! Oui c'est comme un décors de film.

V: Et la ville satellite serait la vraie vie, par opposition au cœur de la ville et toutes ses administrations.

J'aime beaucoup ce film! Ça me rappelle les univers parallèles des livres de Philip K Dick. ♦

www.vincentfournier.co.uk
@vincent_fournier_paris

@christianalexlarson

Le Metropolitan Museum of Art à New York a fait l'acquisition pour sa collection permanente en 2016 de 5 œuvres de la série Brasília.

www.metmuseum.org

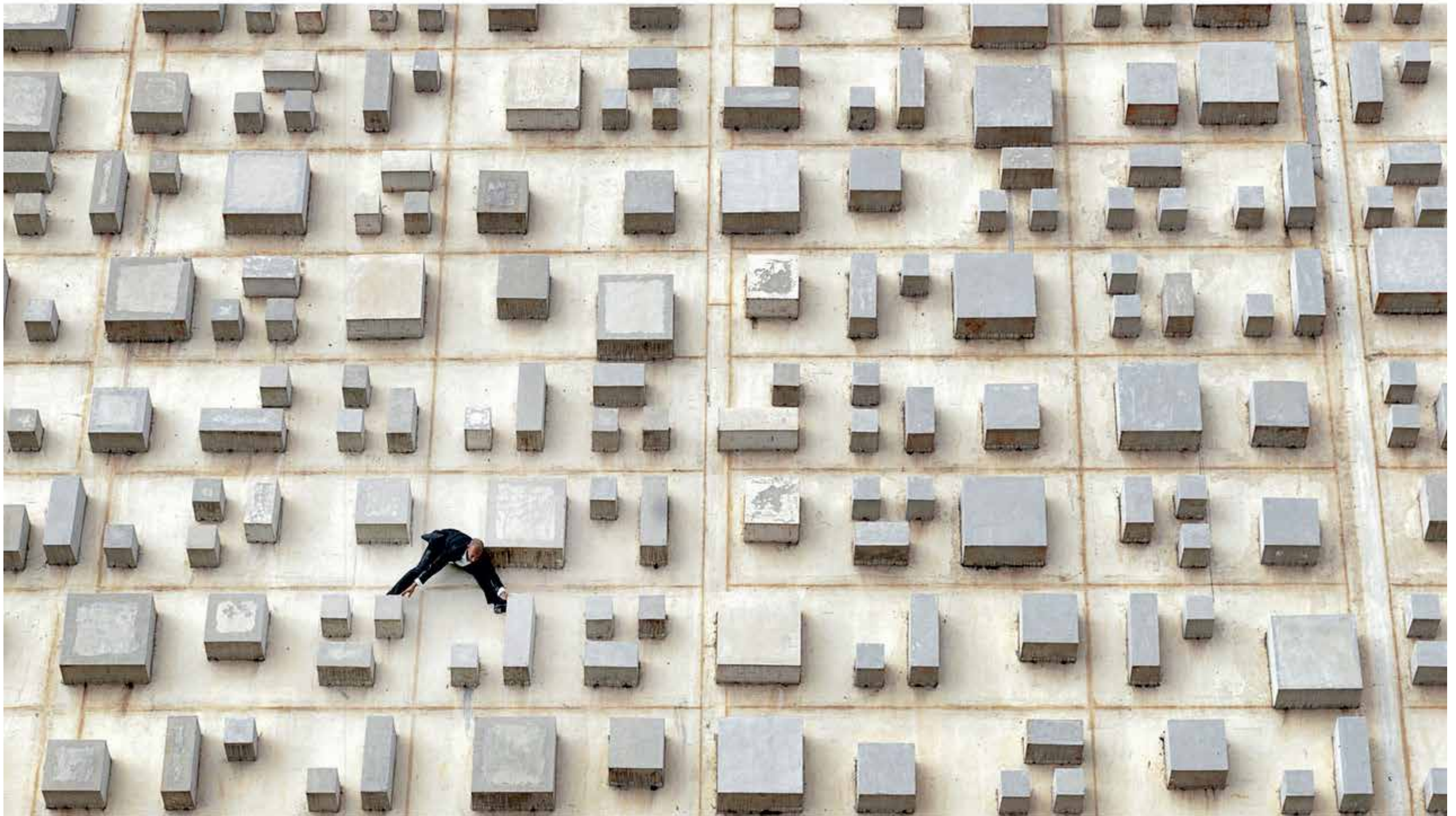
Un livre va paraître en 2020 sur cette série de travaux photographiques réalisés par Vincent Fournier à Brasília et dans ses villes satellites, avec des contributions de Christian Larsen et de la conservatrice adjointe au MET New York en architecture et design, Beatrice Galilee.



5 — Deputies Chamber Annex IX #2, 2012



6 — Federal Supreme Court Palace, 2012



7 — Façade of the Claudio Santoro National Theater, concrete panel by Athos Bulcão, 2012



8 — Green Hall at the National Congress Palace, ceramic tile by Athos Bulcão, 2012



10 — The Itamaraty Palace Foreign Relations Ministry, wood and steel panel by Athos Bulcão, 2012



9 — The Brasilia Palace Hotel #1, Hall by Athos Bulcão, 2012



11 — The Claudio Santoro National Theater, ceramic tile by Athos Bulcão, 2012

■ In this interview with Christian Larsen, Deputy Curator at The Metropolitan Museum of Art, photographer Vincent Fournier speaks about the futuristic vision of the Brazilian capital: Brasília.

TLmag: How did your interest in Brasília start? Was it a larger project to go photograph utopian cities, or a specific interest in the Brazilian capital itself?

Vincent Fournier: Brasília is very unique. It's beautiful and fascinating how this city was designed with the same unified aesthetic. What rigor and madness! It is also

a very special case since in just three years, the architect Oscar Niemeyer and the urban planner Lucio Costa, literally created this city in the middle of the desert, which, on the scale of the construction of a city, is instantaneous, like a photo that would immortalize a precise moment. The pilot plan of the city has thus remained unchanged, frozen in time due to its UNESCO World Heritage designation. Brasília shows the nostalgia for the golden age of the future of the 60s. It is a modernist temple fossilized in a utopian future that did not take place.

My interest in Brasília also comes from my fascination with myths and stories that question and explore the future, from science to architecture, to technology. All my projects: space exploration, humanoid robots, the transformation of life through technology or even utopian architecture have in common to imagine the future in a historical perspective, as an archaeologist who dates different time strata. It may be the future of the past, or of a future very near, almost parallel to our present, or even of a possible future, a fantasized anticipation. The



12 — TV Tower, Brasília, 2012

aesthetics and form of these “futuristic” worlds fascinate me, as do their way of rethinking the boundaries of the possible. I went to Brasília with this idea in mind. When I discovered the city with all those stilt-like columns, I photographed in horizontals only because I had this vision of a “walking city”: a city with legs. I framed the city this way, with a very

cinematographic mood, just like a long sequence shoot.

TLmag: I had the same impression of Brasília when I was there, that it is a vast horizontal, sweeping landscape. The buildings, their proportions, everything seems to emphasize the horizon, a vanishing point. It was very smart that you chose to frame them in the horizontal format. I

assume you were going to Brasília to discover the buildings and their spaces first and foremost. But based on the selection you chose for TLmag, it seems there were little surprises along the way. You may have entered the buildings and been stopped by unusual moments of beauty you may not have seen represented before in photography. We all know the spiral staircase in Itamaraty. But we rarely see the screen

TL
#12

by Athos Bulcão, the disintegrating spatial and visual screen/barrier at the top of the stairs. What was your approach?

VF: Your vision of the city built to emphasize a vanishing point is very interesting. To me, it could be the definition of Utopia: a vanishing point, a thought experiment that is questioning the possible. Brasília is a very hypnotic city. I wanted to see everything with a hungry eye. Like when you fish and catch what comes up. I didn't really plan. With a Brazilian assistant we got up early in the morning and spent the whole day

walking. When things got interesting, we stayed longer and photographed.

TLmag: Some of the photographs give the overwhelming sense, which one also feels when visiting the city in person, of empty space, the luxury of being able to inhabit an entire building almost all to yourself. I often had the impression in these spaces that I was alone.

VF: It's true. It gives also a very fictional mood to the city. You feel like that you're wandering in a life-size stage, where fiction mixes reality. It reminds me of the

novel “Fiction” from Jorge Luis Borges where “the cartographers guilds struck a map of the empire whose size was that of the empire, and which coincided point for point with it. Everything is organized in a very mathematical way of seeing space, very abstract, like if the physical world would have been absorbed within a mathematical world. There is a contradiction in this as well. As a guiding concept, Oscar Niemeyer wanted to create a city that was meant to be shared, everyone in it together. But the opposite happened. Instead of drawing people



13 — Brasília Palace Hotel, Paranoa Lake, Brasília, 2012

closer, it separated them further away from each other.

TLmag: Everything is rationally subdivided into sectors that divides people rather than integrates them in their multiple activities. So you have the shopping centers, separate from the residential sectors, the Superquadras, which are separate from the administrative and

government buildings. I found that this kind of organization is very much in line with modernist thinking, but it doesn't seem very socialist, which Niemeyer most definitely was. As a counter example, I think of Jane Jacobs with her very sensitive observations of how life is lived in the street with various types of commercial, social, work, and leisure activities happening concurrently at different times of

the day and night. Various types of people doing various activities inhabiting the same spaces simultaneously give richness to the city. So if you subdivide all these functions sequestered into their own sectors, the experience becomes strangely militaristic and at the same time empty. The proportions of the city are these long horizontal sweeps, so it's easy to feel you are the only person living

there sometimes. It's very surreal. But at the same time it feels somewhat similar to LA. At the heart of it, Costa and Niemeyer knew the city would be based on the scale of the car instead of the human being. The distances are for driving. You don't see people walking. However, Vincent, you don't seem drawn to the planning aspect in these photos. You're more drawn to the most beautiful moments of pure architecture and spatial design. I was wondering if you asked these lone suited men to pose in your pictures, or if they just happened to be there? The one photo on the facade of the National Theatre, it seems as though you had to ask the man to go climb it for you. Were you thinking that these solitary spaces needed to be animated by at least one character?

VF: I use architecture like a cinema set. I'm playing with the balance of documentary style—with its distance, very frontal, very objective—but at the same time the images are carefully staged. They are composed of course, in a narrative and aesthetic way. All these figures in the urban landscape, I asked these people to stand there, to give this feeling, to impose this situation. It's all staged, but all the ingredients are real. These people were actually there. I talked with them and asked if they would mind following my instructions. The photo you're talking about, the man is a contemporary dancer who happened to be there. I told him it would be interesting for him to propose some moves that will echo the shape of the building. It is an aesthetic intention to give a tension between a big solid concrete composition and something very dynamic on the scale of the small human figure.

TLmag: The photographs you took and the feeling of walking through these spaces are both very abstract. The sense of rhythm, materials, the spaces they define, they are geometric abstractions. Sometimes they disintegrate, sometimes they are orderly, but they are always spacious. It's an interesting challenge for a photographer to capture this, and you do it beautifully. Your photos have the quality of the best geometric abstraction and architectural photography, but you give us something more. These spaces take on their sense of scale and poetry with the human presence, or lack thereof. I was intrigued by spaces where you sense an event will happen or has already happened, but you can't guess hallway of the Brasília Palace Hotel. What went on here? Or the blue stairway ramp at Itamaraty. I

have the sense an important government official might ascend or descend the stairs at any moment in a ceremonial display of pomp and circumstance.

VF: That's right. The image of the Brasília Palace Hotel is completely staged. I bought these balloons and staged everything as if we were there "after the party."

TLmag: It's very smart. It plays off the mural in a very beautiful way. So you're going back to Brasília to take more photos?

VF: Yes I will go back to Brasília in order to make new images that will be published in a book with Noeve Editions at the end of the year. After my first trip, I wanted to find another place to echo what I found in Brasília, the utopian spirit and a vision of the future. But I didn't find it. Of course you have Chandigarh but it changed a lot since the original city. I ended up circling back to Brasília, the unique and beautiful Brasília. That's why I want to go back.

TLmag: I enjoyed the city as well, in part because it's a fascinating look at the future past. The way that we used to think cities might be one day. Do you think it was a success? Or do you think aspects of the city fell short of those utopian aspirations?

VF: That's the contradiction. Utopia is a contradiction about desire. Brasília could be the desire to turn life into a perfect equation, a global language, a unique vision but reality always resists... If we're talking about the Superquadras for instance; I was told people were meant to live in the Superquadras as a self-contained life. But people didn't want to stay in the same Superquadra, they wanted variety. So it didn't work in the expected way. However, it is a beautiful dream that I respect a lot. We need utopias to question the fields of possibilities and challenge the norms. I am also fascinated by the aesthetic of the city. It is hypnotic. Everything is so perfectly framed and composed. Even the emptiness is part of the composition and echoes with the fullness.

TLmag: The city is very interesting in terms of aesthetics. One has the sense that these modern palaces, that take cues from ancient Roman architecture, stripped down and multiplied to enormous modern dimensions, one has the sense that in these vast empty spaces, if the city needed to, especially on the Eixo Monumental, those large grassy fields, that the city could contain all of the

population of Brazil in a given moment if needed. It has this sense of infinite space, that if all Brazilians marched on Brasília, the city would hold them. It feels like the always continuous horizon, that it is infinite. Here's another contradiction: the city was not planned to contain all of Brazil's population. It was planned for 500,000 government workers. This is also why it is so strange. The government workers were meant to inhabit the main central plan. But the planners didn't expect that waves of immigration would come to the city, and so the satellite cities evolved, to accommodate all the other citizens who came here to build their lives. Now the city is 2.5 million. It's far more than the planners ever envisioned it holding.

VF: The planners did not expect workers to stay in the satellite city of Brasília once the work is done. To come back to this feeling of strangeness related to the large empty spaces of the main axis it makes me think of this film with Jim Carrey. He plays a character whose life is filmed, without his knowledge, for a reality show. His world is a gigantic film set.

TLmag: Oh "the Truman Show". Like a stage set.

VF: And the satellite city would be real life, as opposed to the heart of the city and all its administrations.

I really like this movie! It reminds me of the parallel universes of Philip K Dick's books.◇

www.vincentfournier.co.uk
@vincent_fournier_paris

@christianalexlarsen

The Metropolitan Museum of Art in New York has made the acquisition in 2016 of 5 large format photographs from the Brasília series.

www.metmuseum.org

A book on this series of photographs, with contributions by Christian Larsen and Beatrice Galilee, Associate Curator of Architecture and Design at The Metropolitan Museum of Art, will be published by Noeve in 2019



14 — The Itamaraty Palace, Foreign Relations Ministry, Spiral Stairs, 2012